

## CHAPITRE IX.

## ANTILOPES.

WATERBUCK [*Kobus defassa* (RÜPPELL)].

La plus grande et la plus belle des antilopes du Parc National Albert, tout au moins pour ce qui concerne le mâle, est le *Kobus defassa*. La femelle, qui n'a pas de cornes, est moins belle : avec son pelage à longs poils, ses grandes oreilles et ses mouvements lourds, elle rappelle l'âne d'Europe, et c'est la raison pour laquelle on la surnomme l'âne sauvage, tandis que le mâle est souvent, et à tort, appelé antilope-cheval. L'habitat du waterbuck n'est pas précisément la plaine ouverte, c'est plutôt la plaine broussailleuse, les endroits situés au pied des montagnes ou près des rivières à bords plus ou moins boisés.

Cette antilope était naguère (avant 1934) assez commune dans les plaines du lac Édouard, notamment au bas des montagnes qui les limitent à l'Ouest, mais on la trouve également tout le long de la Rwindi, de la Lula, de la Rutshuru et de l'Ishasha. Actuellement, il est assez rare de rencontrer des troupes de plus de vingt têtes, tandis qu'en 1931-1935, on voyait souvent des groupes comptant une soixantaine d'individus, et j'en ai vu un, près de la rivière Molindi, qui dépassait la centaine. Cette espèce a toutefois moins diminué en nombre que les autres antilopes habitant les plaines à herbes courtes.

En général les mâles portent de très belles cornes, telles que je n'en ai jamais vu d'aussi grandes dans l'Est du Ruanda ou dans l'Uganda. Au Musée Royal du Congo Belge, à Tervueren, se trouve un crâne de waterbuck qui fut découvert dans la région de Tshambi par M. PILETTE en 1912-1913, et dont les cornes semblent constituer un record mondial. Cette bête avait été tuée par les lions.

En dehors de l'époque du rut, on voit souvent plusieurs mâles dans le même troupeau, mais le chef de celui-ci, pendant cette période, expulse énergiquement tous ceux qui pourraient devenir ses compétiteurs.

Le waterbuck, dans le Parc National Albert, est peu farouche. En voiture, on peut l'observer tranquillement à moins d'une trentaine de mètres de distance. En contre-bas du camp de la Rwindi, se trouve un petit troupeau qu'on peut voir journellement dans la plaine devant les maisons. A ma première visite dans la région (1931), j'avais remarqué ces bêtes à cause du beau mâle qui les conduisait à ce moment. Il y avait alors

seulement cinq ou six femelles. Ce petit groupe grandit au cours des années et compta par moments une bonne vingtaine de têtes, y compris cinq ou six autres mâles. En mars 1938, un chargé de mission qui collectionnait des dépouilles pour notre Institut, par un coup de fusil malencontreux, enleva la moitié d'une corne au vieux chef du troupeau qui, malgré ce désavantage, parvint toujours à rester maître du groupe qu'il conduisait intelligemment. Mais ses combats avec ses rivaux se firent plus durs et plus nombreux qu'avant. Un peu au Sud du camp de la Rwindi, il y avait un autre petit troupeau de waterbuck composé d'un mâle et de quelques femelles, deux ou trois seulement. Ces dernières rejoignirent leurs congénères du Nord du camp, celles dont le chef était amputé d'une corne, et cet amalgame provoqua de nombreux combats entre les deux mâles. Finalement celui de la Rwindi-Sud fut admis dans le groupe de la Rwindi-Nord en dehors des époques de rut. Cela dura jusqu'au début d'avril 1939. A ce moment notre brave vieux mâle fut pris par une bande de lions en face du camp. Le troupeau se dispersa pendant quelques semaines mais se reconstitua ensuite dans son lieu de prédilection et sous la direction d'un autre chef, probablement celui de la Rwindi-Sud, car c'est au Sud du camp que ce dernier s'est fait prendre à son tour par les lions en janvier 1940. Le noyau du troupeau reste toujours au Nord du camp, mais il n'est plus uni comme du temps du vieux mâle qui, pendant des années, avait fermement tenu ses bêtes à l'abri des dangers qui les guettaient, jour et nuit, dans la plaine. Il est certain qu'il considérait le séjour devant le camp de la Rwindi, à proximité des lieux habités, comme plus sûr que partout ailleurs, car jamais le troupeau ne s'en éloignait. Celui-ci, au cours des années, subit quelques déchets, mais manifestement moins que les autres groupes fixés dans le voisinage. C'est peut-être moins à cause des pertes minimales éprouvées par elles qu'en raison de la tranquillité dont elles y jouissaient que ces antilopes préféraient rester à cet endroit. Le vieux mâle s'était rendu compte que les mouvements à l'intérieur et autour du camp, les passages des autos et des hommes sur la route, ne constituaient pas un danger pour ses bêtes, mais maintenaient à distance leurs ennemis naturels. Il y a bien eu un matin une femelle prise en chasse avec son jeune par une hyène qui les a poursuivis assez loin jusqu'à la rivière, mais quelques jours après elle avait rejoint le troupeau avec son petit.

Lorsque le vieux mâle fut tué par les lions, nous avons retrouvé son crâne, et il était curieux de constater que la demi-corne avait été aiguisée par le frottement et par les combats et était presque aussi pointue que l'autre restée intacte.

Le jeune waterbuck qui vient de naître n'a pas seulement à craindre l'hyène et le lycaon, il a aussi des ennemis qui le guettent dans l'air, et il arrive de temps à autre que l'aigle le choisisse comme victime; le cas a été observé à Tshambi par le Commandant HUBERT. La mère du jeune waterbuck se trouvait à une trentaine de mètres de là.

Un chasseur européen de la région de Rutshuru a abattu, dans le territoire voisin du Parc National, un waterbuck mâle qui avait une corne normale assez longue et, à la place de l'autre, trois petites cornes atrophiées et dont l'une se tournait vers le bas. Malheureusement il laissa ce trophée dehors et, pendant la nuit, une hyène vint l'enlever. Le chasseur avait abandonné le crâne sans songer qu'il pouvait avoir un intérêt pour une institution scientifique.

Dans ce cas particulier, le waterbuck doit avoir perdu, tout jeune encore, la partie supérieure de la corne, et la base s'est trifurquée faute de pouvoir pousser normalement en longueur. L'anomalie a donc été provoquée par une cause extérieure, ce qui n'était pas le cas d'une antilope oribi tuée par un chasseur français près de la rivière Kakitumba dans le Ruanda. Cette petite bête, tel un phénomène de foire, avait une cinquième patte placée sur le dos entre les épaules. Ce membre contenait des os et des articulations, mais n'avait pas de sabots, ceux-ci étant remplacés par une touffe de poils. Le chasseur ne se rendit pas compte de l'intérêt que cette anomalie présentait pour la science, il se contenta d'enlever seulement de la dépouille la partie de la peau où était attachée cette cinquième patte.

TOPI (*Damaliscus korrigum ugandæ* BLAINE); nom indigène : « Nyemera ».

En 1930-1933, le topi était l'antilope la plus commune dans les plaines du lac Édouard où on le rencontrait en troupeaux compacts comptant parfois plus de 1.000 têtes. Aujourd'hui, il est devenu plus rare et, à part le troupeau de Kamohorora, près de la rivière Ishasha à la frontière de l'Uganda, où l'on peut dénombrer encore environ 150 têtes, on ne voit que rarement des hordes de plus de 20 à 30 têtes.

Le topi est la seule de nos antilopes pour laquelle la période des naissances est bien régulière, les premières commençant généralement au début du mois de février et les dernières ayant lieu vers la fin mars ou le début d'avril. Il peut y avoir un décalage de temps portant les premières au mois de janvier ou fin février, et les dernières dans le courant du mois d'avril. Il n'y a qu'une portée par an. Dans le Parc National de la Kagera, situé un peu plus au Sud que les plaines du lac Édouard, la période des naissances tombe en août-septembre, c'est-à-dire six mois plus tard et pendant la grande saison sèche. On constate aussi presque chaque année, au Parc National Albert, quelques mises bas isolées à cette époque.

Une des premières fois que je me suis rendu dans la plaine de la Rutshuru, en mars 1931, donc à l'époque des naissances, un gros troupeau de topi courait parallèlement à la marche de notre véhicule, à notre gauche, jusqu'au moment où il traversa la piste à une trentaine de mètres devant nous. Celle-ci était à peine franchie qu'une femelle s'arrête et met bas un faon à une vingtaine de mètres devant nous. Tout le troupeau fait halte et surveille la scène. La mère lèche son petit, le pousse pour qu'il se lève et le

fait marcher quelques pas, après quoi celui-ci se couche. La mère insiste, le jeune fait encore quelques mètres, puis se repose de nouveau. Ce manège se répète plusieurs fois jusqu'au moment où la mère juge que son rejeton est hors de danger, à une cinquantaine de mètres de notre voiture. Durant ces déplacements successifs des deux bêtes, le troupeau est resté là, regardant tantôt vers nous tantôt vers la mère et son jeune, entourant ceux-ci d'un cordon protecteur pendant une dizaine de minutes.

Cette mise bas devient une circonstance critique quand elle se fait la nuit au moment où tous les carnivores sont sur pied et où léopards, hyènes, chacals, lycaons rôdent partout dans la plaine. La vie du jeune topi est alors en danger car, pendant quelques heures, il n'a pas les forces nécessaires pour suivre le troupeau si celui-ci devait fuir une attaque. Souvent, le matin, j'ai vu dans la plaine un topi-mère rester toute désemparée près des vautours descendus à l'endroit où son jeune avait été abattu et dévoré la nuit. Chose plus curieuse et moins triste, j'ai aperçu un matin devant le camp de la Rwindi une harde d'une cinquantaine de topi poursuivant une hyène sur une distance de plus de 600 m et ne s'arrêtant que quand celle-ci est entrée dans le bas-fond de la rivière. Le Commandant HUBERT a fait la même observation près de la Rutshuru, où un hippopotame était mort tué par un rival. A proximité se trouvait un petit troupeau d'une dizaine de topi qui approchaient doucement, tandis qu'une hyène venait vers le cadavre, attirée par l'odeur. Tout à coup les topi se mettent à galoper vers le nécrophage qui détale, et poursuivi comme poursuivants disparaissent derrière un mamelon. Il est fort probable que l'animosité des topi pour l'hyène provient surtout du fait que celle-ci attaque à la course un certain nombre d'entre eux, quand ils sont encore tout jeunes. On voit parfois une femelle accompagnée de deux jeunes, et cela est dû, selon les indigènes et nos gardes, à ce qu'une mère topi s'est sacrifiée pour protéger son rejeton qui alors est adopté par une autre mère.

A l'époque où les topi étaient nombreux dans la plaine, ils constituaient la principale nourriture du lion, non peut-être que celui-ci les préférât à d'autres proies, mais à cause de l'imprudente curiosité de ces antilopes. Si l'on se tient immobile lorsqu'une harde vient vers vous sans vous avoir vu encore, elle continue généralement à s'approcher après vous avoir découvert. A une cinquantaine de mètres, ces bêtes s'arrêtent, curieuses, pour vous regarder quelques instants, puis avancent encore, inquiètes et nerveuses jusqu'à ce que l'une d'elles, brusquement, déclenche un *save-qui-peut* général. Les lions connaissent les habitudes de leurs victimes et en profitent pour les attirer vers des endroits où se sont embusqués des copains de leur bande prêts à foncer sur elles. Les rares topi qui restent actuellement semblent être devenus, à l'expérience, plus perspicaces, et ils se gardent mieux contre leurs ennemis qui ont dû chercher des proies plus faciles. Vers la fin de la portée, il y a cependant toujours des femelles qui sont prises par les lions.

Au Ruanda, j'ai connu deux cas d'albinisme partiel chez les topi. Le premier cas se situe en 1931 : on m'avait signalé cette anomalie à Lugarama près de la limite actuelle du Parc National de la Kagera. Cette antilope fut tuée vers la fin de l'année par un Européen qui malheureusement ne parvint pas à conserver la peau qui avait été mal préparée. Le second cas date de la visite de ce Parc faite par notre Président, M. le Professeur VAN STRAELEN, au début de 1939, visite au cours de laquelle nous avons vu, dans la plaine Kamakaba, un topi albinos. Cette antilope reparut ensuite et fut finalement abattue deux ans plus tard dans la plaine d'Uruwita, à 1 km à peine de l'endroit où elle avait été aperçue la première fois. Sa dépouille se trouve à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles. Ces antilopes hors série sont, d'habitude, extrêmement farouches et difficiles à approcher.

Depuis 1939, nos gardes, à l'Est de la Rutshuru, procèdent mensuellement au recensement des topi qui se cantonnent entre la Rutshuru et l'Ishasha (frontière de la Colonie avec l'Uganda). Ces recensements nous ont permis de constater qu'il y a eu, en 1941, un arrêt dans la dégression du nombre des topi et, à partir de 1942, une augmentation légère. Je reproduis ci-dessous les chiffres de ces recensements comptés en moyenne, pour chaque année, du mois de mars à la fin du mois de février de l'année suivante.

Année	Topi (Total)	Jeunes	% de jeunes sur total
1939-1940	925	175	18,9
1940-1941	485	116	23,9
1941-1942	612	181	29,6
1942-1943	869	263	30,3
1943-1944	1.124	330	29,4
1944-1945	899	254	28,2
1945-1946	1.091	349	32,—

Ces recensements sont faits dans une région où les feux de brousse ne sont pas appliqués, mais où les braconniers et la foudre allument souvent des incendies, notamment sur le plateau qui longe la rivière Ishasha.

Les topi et les cob de Thomas sont des antilopes de la grande plaine à herbes courtes. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elles ne boivent jamais, car je suppose qu'à l'occasion elles doivent se désaltérer dans les mares qui se forment lors des fortes pluies, mais je suis convaincu qu'elles peuvent vivre sans eau, à condition de trouver de l'herbe fraîche. C'est la raison même pour laquelle elles mangent de préférence la nuit quand la rosée humecte l'herbe et la rend plus tendre.

Ce sont notamment ces deux espèces d'antilopes qui ont souffert le plus de l'interdiction des feux de brousse, lesquels pourraient seuls régénérer les pâturages dans les grandes plaines. Je me demande aussi si ces bêtes n'ont pas besoin de la cendre de certaines plantes, car j'ai souvent vu, dans les régions de la plaine de la Ruzizi, que les bushbuck (tragélaphes) viennent lécher les cendres immédiatement après le passage des feux de brousse. J'ai parlé plus haut des braconniers, mais je tiens à signaler que ce n'est qu'occasionnellement que les indigènes chassent, leur braconnage s'exerçant surtout sur la pêche au lac Édouard et dans les lagunes qui longent celui-ci. Il en est autrement dans le Parc National de la Kagera, où les « Banyambo » traquent le gibier par tous les moyens. J'ai rencontré souvent des lignes de pièges aux nœuds coulants, et les noirs organisent là des chasses collectives au filet et à la lance. J'ai un jour observé, dans ce Parc, une petite harde de six ou sept topi complètement affolés, dont l'un avait autour du cou une corde provenant d'un nœud coulant : chaque fois qu'il bougeait la tête, il était effrayé, et tout autant ses voisins, par ce bout de corde qui volait dans toutes les directions.

Chaque espèce d'antilope a une façon de courir qui lui est propre, et celui qui est habitué à voir le gibier n'a pas besoin d'examiner de près une de ces bêtes pour savoir à quelle catégorie elle appartient. La course du topi, par exemple, est tout à fait particulière, c'est un galop, et ce qui frappe, c'est que cette particularité est plus accusée chez l'animal encore jeune.

Quand le mâle du troupeau chasse les autres mâles, il souffle des naseaux à petits intervalles réguliers. Mâles et femelles, surtout quand ils sont jeunes, se battent en jouant, tête contre tête comme les chèvres, probablement à cause de la poussée des cornes. Quand les mâles adultes luttent pour la possession des femelles, il arrive fréquemment, comme chez les cob, que l'un d'eux perde une de ses cornes.

Le topi n'existe pas dans la plaine de la Semliki.

COB [*Adenota kob thomasi* (SCLATER)]; nom indigène : « Sunu ».

C'est notre plus jolie antilope de la plaine du lac Édouard et l'une des bêtes les plus sympathiques de notre faune africaine. Le mâle surtout, qui seul porte des cornes, est un bel animal, et la femelle, avec ses grands yeux et ses fines attaches, est fort gracieuse. Cette antilope était en 1931, comme le topi, très répandue dans les plaines de la Rutshuru et de la Rwindi, mais, pour les mêmes raisons que pour le topi, elle a beaucoup diminué en nombre dans la suite. Il semble cependant qu'elle se soit mieux adaptée à la situation et, ces dernières années, elle s'est multipliée à nouveau sensiblement et plus rapidement que le topi.

Elle a généralement deux portées par an, mais rarement plus d'un jeune par portée. Le petit du cob, quand il vient de naître, est très exposé pendant

les premiers jours et surtout les premières nuits de son existence, car il ne peut pas, comme le jeune topi, suivre immédiatement sa mère et il doit toujours passer ses premières vingt-quatre heures dans un buisson. La mère reste au guet, dans les environs, pour attirer éventuellement l'attention sur elle et faire dévier ainsi le danger qui pourrait menacer son nourrisson. J'ai pu observer un jour, dans la plaine de Nyarufunzo près de l'ancien village de Birwa, un cob femelle qui « jouait » avec un léopard et qui, visiblement, essayait par là de l'éloigner. A notre approche, le fauve s'enfuit, tandis que le cob nous suivit jusqu'au moment et à l'endroit où nous avons vu son jeune qui était sorti en plaine découverte. Celui-ci vint se frotter à nous, cherchant un peu d'ombre sous l'un ou l'autre des membres de notre petit groupe. Cette gentille petite bête n'éprouvait aucune crainte devant nous et se laissait volontiers caresser. Sa mère restait là à une soixantaine de mètres de nous, inquiète de toute évidence. Quand nous partîmes, le jeune nous suivit sur une dizaine de mètres et nous nous éloignâmes rapidement dans l'espoir que la mère viendrait s'occuper de son faon. Mais combien de jeunes sont pris pendant ces 24 heures critiques ! Antérieurement à la création du Parc National, beaucoup d'indigènes de la plaine du lac Édouard et des environs venaient chercher de jeunes cob avec leurs chiens, et ce dans l'unique but d'en prélever la peau avec laquelle ils confectionnaient des sacs à vivres. Tous les noirs de la région possédaient au moins un sac fait de la dépouille d'un jeune cob. La capture de l'antilope se faisait sans difficulté, les chiens s'en chargeaient et la petite victime ne pouvait d'ailleurs pas s'enfuir faute des forces nécessaires pour courir longtemps.

Le cob a du reste d'autres ennemis que l'homme : à terre, le léopard et l'hyène; dans l'air, l'aigle, la grande buse et même le vautour qui guettent la faible petite bête de leur œil perçant. Un après-midi, j'ai rencontré ainsi un tout jeune cob qui se mourait d'un coup de bec à la tête reçu d'un aigle, lequel s'envola à notre approche sans pouvoir emporter sa proie trop lourde pour ses forces.

Un touriste a un jour observé un aigle de belles dimensions qui se précipitait sur un groupe formé d'une femelle de cob et de son nouveau-né. Quand l'oiseau arriva tout près, la mère cob se dressa sur ses pattes de derrière pour protéger son petit et mit en fuite l'agresseur. J'ai cité, dans le chapitre sur les lions, le cas d'un petit cob tué et dévoré en plein jour par une bande de ces jeunes fauves.

La création du Parc National Albert a mis l'antilope à l'abri des poursuites de l'homme, mais elle reste exposée à tous ses autres ennemis naturels. Dès 1933, je me suis rendu compte que le nombre de cob diminuait et j'ai cru à ce moment qu'il y avait une migration vers l'Uganda, mais une demande d'enquête à ce sujet au Game Warden de l'Uganda, le Colonel C.R.S. PITMAN, m'apprit que, dans ce territoire aussi, on avait noté une diminution des cob peuplant les plaines du lac George et qu'on avait cru

à un déplacement vers le Parc National Albert. Selon le Colonel PITMAN et suivant mes propres observations, cette dégression était imputable en partie aux lycavons, mais, comme pour les topi, la cause devait en être cherchée surtout dans la question du pâturage, les plaines desséchées n'offrant pas aux nombreux troupeaux la nourriture et l'humidité qui leur sont nécessaires.

Dans les troupeaux de cob, mâles et femelles vivent ensemble en dehors des périodes de rut, mais, dès que commence cette époque, le chef attiré du groupe reste seul avec les femelles après avoir dû, souvent, gagner sa maîtrise par de durs combats avec les prétendants plus jeunes. A ce moment, il arrive que le mâle se sacrifie, en cas d'attaque, pour ses femelles; il s'interpose entre celles-ci et l'agresseur pour conjurer le danger et pour lutter désespérément contre l'ennemi quel qu'il soit et d'où qu'il vienne. Après un incendie de plaine, on constate régulièrement que les trophées de mâles proviennent de chefs de troupeau, comme on peut en juger par la grandeur des cornes. Il n'y a pas de doute que la nature intervient pour qu'il y ait une sélection constante parmi les reproducteurs et que c'est toujours le rôle du chef du troupeau de s'immoler, comme c'est celui du plus puissant et du plus intelligent des autres mâles de prendre sa succession. La légende selon laquelle les lions et les lycavons ne tueraient que des mâles en excès n'a rien de réel, puisque c'est précisément le chef du troupeau qui est le plus souvent leur victime par le fait qu'il attire sur lui instinctivement le danger pour défendre ses femelles.

Mais quel beau spectacle que de voir un troupeau de cob de tout près, d'admirer ces belles bêtes arrêtées à 10 ou 15 m de l'auto, regardant tranquillement avec leurs grands yeux la voiture et ses occupants ! Quel plaisir peut-on trouver à tromper la confiance sympathique avec laquelle elles nous dévisagent et à tirer dessus sans raison ? Et pourtant c'est l'abus que commettaient, avant la création du Parc National, les chasseurs chargés de procurer de la viande aux travailleurs construisant la route de l'escarpement de Kabasha. Le chasseur arrêtait son auto. Un coup de fusil et une antilope tombait, les autres restaient là sans comprendre et le tireur pouvait les abattre presque toutes. Je connais le cas d'un chasseur qui, renforcé d'un ami, vint un dimanche matin à motocyclette pour tuer 15 cob et le dimanche suivant 22, en emportant chaque fois seulement une cuisse d'une seule victime, et en abandonnant le reste — butin inutile pour lui — aux lions et aux hyènes. Ne sont-ce pas là des massacres sauvages, insensés et cruels, dignes de barbares ?

REEDBUCK [*Redunca redunca wardi* (THOMAS)]; nom indigène : « Sasu » ou « Isasu ».

Cette jolie antilope, de la taille d'un chevreuil, était antérieurement commune dans la plaine du lac Édouard, bien qu'elle n'y ait jamais été en grand nombre. Elle vit par couples, mais il n'est pas rare d'en voir réunies une demi-douzaine et même plus, notamment aux endroits où la brousse



a été incendiée récemment. Il s'agit alors de deux ou trois couples accompagnés de leurs jeunes. Dans les plaines de la Semliki au Nord du lac, on peut encore en rencontrer aujourd'hui jusqu'à une douzaine ensemble.

Sauf quand elle broute, cette antilope reste toujours couchée, de préférence dans des touffes d'herbes épargnées par le feu. Elle s'y tient jusqu'au moment où un ennemi s'approche; alors brusquement elle détale avec un sifflement semblable à un cri. Ce sifflement ne vient pas de la bouche mais d'un pore inguinal et est provoqué par la contraction de la cuisse. Il est alors le signal du danger et avertit les autres membres de la famille qu'il est temps de déguerpir.

Cette habitude de rester couché jusqu'au dernier moment expose le reedbuck à devenir souvent la victime du léopard, dont la réaction est ultra-rapide, et aussi du lycaon, pour lequel son brusque départ à une courte distance est une provocation qui incite celui-ci à le prendre en chasse. Dans le Ruanda et dans l'Urundi, où les indigènes ne mangeaient jamais de gibier avant l'arrivée du blanc, le reedbuck était autrefois permis comme nourriture en raison de sa ressemblance avec la chèvre dont la viande était autorisée pour le « muhutu », mais non pour le « mututsi ».

Cette antilope a généralement deux portées par an et elle met rarement bas plus d'un jeune à la fois. Seul le mâle porte de petites cornes qui sont tournées vers l'avant.

Les indigènes utilisent, dans le Ruanda, la peau du reedbuck comme vêtement.

## CÉPHALOPHES.

### 1. DUIKER ROUX DE FORÊT (*Cephalophus natalensis kivuensis* LÖNNBERG); nom indigène : « Fumbeli ».

Cette belle petite antilope de forêt est assez répandue dans les régions des volcans, où on la rencontre à toutes les altitudes jusqu'au-dessus de 3.500 m. En dehors du Parc National, elle est commune dans les forêts de bambous, à l'Ouest de la plaine de lave, où sa peau est fort appréciée par les indigènes et fait l'objet d'un commerce assez important sur leurs marchés, à Sake, Kisenyi, Goma, Ruhengeri et autres lieux.

Elle a son habitat ordinaire dans la forêt; toutefois on la voit fréquemment aussi à proximité des agglomérations indigènes, bien que sa nourriture consiste essentiellement en feuilles et en jeunes pousses. Dans la plaine de lave, où l'on trouve des pâtures par endroits extrêmement riches, elle est très commune, mais comme elle se confine dans la forêt, on ne la voit que rarement; par contre on entend plus souvent son « cri » qui ressemble à celui du reedbuck. Lors de l'éruption du Nyamuragira au début de 1938, on a retrouvé sur la nouvelle lave un certain nombre de squelettes de cette antilope ainsi que de l'antilope harnachée, également commune en cet endroit.

Le duiker roux de forêt vit ordinairement seul ou, à l'époque du rut, par couple pendant un certain temps, ce qui est d'ailleurs, je crois, la règle générale pour toutes les antilopes de cette famille. Les deux sexes portent de petites cornes et entre celles-ci une touffe de poils qui souvent, à distance, semble être une troisième corne.

Dans les plaines du lac Édouard, on trouve le bushduiker [*Sylvicapra grimmia* (LINNÉ)]; mais cette petite antilope est extrêmement rare dans le Parc. J'en ai rencontré un couple, à maintes reprises, au Sud du Camp de la Rwindi, et un autre au pied de l'escarpement de Kabasha, enfin j'ai vu un mâle isolé à Birama, au pied Nord de la chaîne du Kasali.

Il est étonnant que cette antilope soit si rare dans le Parc National Albert, alors qu'elle est si nombreuse dans le Ruanda et notamment au Parc National de la Kagera. Dans la plaine de la Ruzizi, elle est également commune. Sauf le matin, où l'on peut la voir paître, elle se couche toujours quand elle s'arrête. Elle aime se cacher dans les buissons ou dans les touffes de vieilles herbes. Dérangée, elle part au loin pour se planquer dans un autre buisson ou dans une autre touffe d'herbes.

Seul le mâle porte des cornes et celles-ci sont dépassées par la touffe de poils. Cette petite antilope se laisse facilement apprivoiser; je le sais d'expérience pour en avoir tenu une, à Usumbura, pendant des années.

## 2. YELLOW BACKED DUIKER [*Cephalophus sylvicultor* (AFZELIUS)].

Cette antilope n'a jamais été signalée dans le Parc National Albert, mais il est probable qu'elle existe dans les forêts des volcans. GYLDENSTOLPE croit l'avoir vue en 1921 dans le groupe central des volcans, et les indigènes, dans le Kisigari, m'ont parlé d'une antilope noire de la forêt de bambous qui ne peut être que le « Yellow backed duiker ». Cependant, jusqu'ici, il ne nous a jamais été possible d'obtenir un exemplaire de cette espèce qui existe dans la chaîne dorsale à l'Est du lac Kivu. Plus au Sud, elle a été rencontrée dans la forêt de Kibira au Nord d'Usumbura, et elle a été signalée dans la grande forêt où elle a été observée par un colon qui en a donné une description telle qu'elle me fait douter que la détermination soit exacte.

## 3. BLUE DUIKER ou GUEVEI [*Cephalophus (Guevei) caerulus* (HAMILTON SMITH)].

Antilope connue partout dans le Congo sous le nom de « Boloko »; elle est très commune dans la grande forêt à l'Ouest de la plaine de lave, mais non encore signalée jusqu'ici dans le Parc National. Je ne serais pas étonné d'apprendre, à l'occasion, qu'elle existerait dans la région du lac Magera, car on la rencontre dans la forêt au Sud de Kishari, entre Masisi et les volcans. C'est d'ailleurs une antilope propre à la grande forêt.

4. TRAGÉLAPHE [*Tragelaphus scriptus* (PALLAS)]; Bushbuck ou Antilope harnachée ou Guib; nom indigène : « Pongo ».

Le bushbuck est une antilope commune dans toute la partie Est de la Colonie, mais, comme le duiker roux de forêt, on l'entend plus souvent qu'on ne le voit. Son cri n'est pas un sifflement mais une sorte d'aboiement rappelant à la fois celui du chien et celui du cynocéphale. J'ai souvent entendu ce cri de loin dans la plaine de lave ou ailleurs; il est, au dire des indigènes, émis par le mâle qui appelle sa femelle. Cette interprétation est peut-être exacte quand l'« appel » est répété plusieurs fois avec insistance, mais, en brousse, je me suis trouvé fréquemment à proximité de cette antilope et régulièrement, en m'entendant ou en me flairant, elle a « aboyé », et c'était aussi bien le cas pour la femelle que pour le mâle. J'ai également perçu, dans la plaine de lave, ce même aboiement répété de nombreuses fois, et les indigènes disent alors que le bushbuck a flairé le léopard, son ennemi naturel de tous temps.

Cette antilope vit ordinairement par couple; seul le mâle porte des cornes et sa teinte est normalement plus foncée que celle de la femelle, qui est toujours de nuance rousse. On rencontre toutefois aussi des mâles roux; j'en ai vu un jour deux ensemble, dont l'un était brun foncé et l'autre beige assez clair. Les jeunes sont toujours roux.

Dans les plaines du lac Édouard, cette antilope est plutôt rare; on ne la rencontre qu'aux endroits que baignent les rivières traversant le Parc dans le sens Sud-Nord. Pendant le jour, elle se cache dans un fourré ou dans un buisson qu'elle quitte vers le soir pour chercher à manger. Après une bonne pluie, elle sort en plein jour pour brouter les herbes vertes, tendres et gorgées d'eau.

Dans les plaines de lave au Nord et au Sud des volcans de Nyiragongo et de Nyamuragira, le bushbuck était naguère très nombreux, mais il est fort sujet à la peste bovine et beaucoup sont morts pendant l'épizootie de 1932-1933, notamment au Sud des volcans précités, où le passage de bétail entre Kisenyi-Goma et Sake était très fréquent.

L'examen d'un cadavre de bushbuck trouvé en 1945 à la Basse-Lula a prouvé que cette antilope contracte également la maladie du charbon symptomatique, mais c'est la peste bovine qui cause chez elle les plus grands ravages.

Le bushbuck doit avoir deux portées par an; en tout cas, on voit des femelles avec leur rejeton à toutes les époques de l'année. Les indigènes le capturent assez facilement quand il est encore tout jeune; il se laisse alors plus aisément apprivoiser, et c'est une charmante bête à élever chez soi. Il n'est pas nécessaire de le tenir en enclos; il vient boire quand il a soif et il mange à peu près de tout : biscuits, pain, sucre et même chocolat sont pour lui un régal. Pour le jardin il n'est malheureusement pas si agréable car là aussi, comme en brousse, mais plus fâcheusement pour son maître, il broute

à peu près tout ce qui lui tombe sous la dent : fleurs, feuilles, pousses tendres. Vers son huitième mois, le bushbuck est presque adulte et le jour arrive où l'on attend en vain le jeune familier de la maison : son instinct s'est brusquement affirmé et la brousse l'a repris.

Un colon établi près de Costermansville avait, dans sa plantation, plusieurs bushbuck adultes qu'il avait capturés jeunes, je crois, dans la plaine de la Ruzizi car, dans le pays même, il n'existe pas d'antilopes. Ces jolies bêtes étaient très familières, ce qui n'empêcha pas que le colon fut un jour chargé et mis assez mal en point par un mâle. Un autre cas analogue est celui d'un Européen qui, venant de Goma et rentrant le soir en camion à Rutshuru, fut attaqué dans la forêt de Kibumba par un bushbuck mâle qui fonça droit sur le véhicule dont il perça le radiateur. Je ne pense pourtant pas que l'animal ait voulu s'en prendre au camion, mais plutôt qu'il a simplement été aveuglé par la lumière des phares. Il y a en tout cas d'autres exemples de méchanceté à la charge de bushbuck mâles tenus captifs.

SITUTUNGA [*Limnotragus spekii* (SCLATER)]; nom indigène : « Nzobe ».

Cette antilope existe dans le Parc National, mais elle n'a jamais été signalée ailleurs que dans les marais aux embouchures des rivières Rwindi et Lula, les seuls endroits à peu près où l'on trouve une végétation de papyrus. C'est en effet le marais qui est son habitat normal et, pour qu'elle puisse marcher dans la boue, la nature l'a munie de sabots considérablement plus longs que ceux des autres antilopes, des tragélaphes parmi lesquels elle était classée antérieurement.

On ne la voit jamais, car elle ne quitte ses retraites aquatiques que la nuit et elle reste toujours à proximité pour pouvoir rapidement rejoindre son refuge presque inaccessible à ses ennemis naturels. Comme le bushbuck, elle sort pourtant après une longue et abondante pluie. C'est ainsi que, dans la région d'Irebu, qui fait partie du district de l'Équateur, j'ai eu quelquefois l'occasion de la voir dans les grands marais herbeux qui entourent le poste. Dans le Ruanda-Urundi et dans l'Uganda, elle est assez commune dans les vastes étangs marécageux qui occupent une partie considérable de ces pays. Elle est fort recherchée, à cause non de sa viande mais exclusivement de sa peau dont les indigènes se servent pour se faire des costumes de danse et de cérémonies religieuses. Chez les « Banyambo », dans le Parc National de la Kagera, cette peau est d'une grande valeur, mais dans les marais et les lacs à *Papyrus* cette antilope est difficile à chasser.

Comme le tragélaphe, le situtunga vit par couple et a beaucoup de points communs avec cette autre antilope. Il aime, par exemple, dormir dans un buisson ou dans un fourré isolé au milieu de son domaine aquatique ou même, à l'occasion, à terre. Dans l'Urundi, les indigènes le chassaient autrefois pendant la saison sèche, au moment où les marais étaient incendiés pour donner place aux cultures de patates douces et de haricots. Le situ-

tunga étant actuellement protégé par la loi, je suppose que cette chasse a été interdite, mais il est possible qu'un certain nombre d'entre eux soient tués par les chiens qui accompagnent les noirs chargés d'organiser les incendies. Cet animal est d'autant plus menacé qu'il n'y a pas seulement des situtunga dans ces bas-fonds, mais aussi une foule d'animaux nuisibles tels que cochons sauvages, mangoustes, genettes, civettes et même léopards, toutes bêtes qui constituent pour l'indigène des voisins indésirables dont il est heureux d'avoir l'occasion de se défaire.

Le situtunga est excellent nageur et, sur les îles des lacs de la Kagera, on le trouve en grand nombre. Il en est de même dans certaines îles du lac Victoria, îles qui émergent très loin des rives. Le situtunga est à peu près la seule antilope qui hante les nombreuses îles du fleuve Congo.

**KLIPPSPRINGER** [*Oreotragus oreotragus* (ZIMMERMAN)]; nom indigène : « Ngeregere ».

Cette petite antilope des rochers qui existe au Parc National de la Kagera, dans la chaîne de montagnes rocailleuses qui borde la rivière, n'avait jamais été signalée au Parc National Albert jusqu'en août 1938, époque où j'ai vu ses traces sur le sommet du Mikeno, à 4.437 m d'altitude. Aucune autre antilope n'aurait pu atteindre pareille hauteur. Les traces étaient toutes fraîches et l'animal devait être parti en nous entendant venir.

En juillet 1934, nous avons trouvé, au sommet du volcan Karisimbi, le squelette incomplet d'une petite antilope et, les sabots et le crâne faisant défaut, nous avons cru qu'il s'agissait d'un céphalophe de forêt, le seul qu'on trouve dans les forêts de *Hagenia*. D'après les constatations faites sur le sommet du Mikeno, je suis convaincu que la dépouille découverte sur celui du Karisimbi provenait d'un klippspringer. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer cette petite antilope dans l'Urundi, où elle est assez commune dans les montagnes rocailleuses de Bilime à l'Est de Kitega. La première fois, c'était sur la colline de Nyamisana, à l'Est de Muhinga. Sur la crête de la montagne, j'entends tout à coup un sifflement comme celui du céphalophe de forêt et j'aperçois trois petites antilopes à une quarantaine de mètres de moi. Mon étonnement était grand de voir ces trois bêtes partir en bondissant d'un rocher à un autre avec une vitesse et une sûreté extraordinaires. En quelques secondes elles étaient à plus de cent mètres de moi, s'arrêtant chacune sur un bloc de pierre pour regarder dans ma direction. J'en ai tiré une autre quelques instants après sur la même crête de la montagne. Vue de près, la bête ressemble plutôt à une chèvre qu'à une antilope, ses poils sont très rugueux et fort durs et tombent facilement. Les sabots rappellent assez bien ceux de la chèvre, mais leurs bouts sont plus arrondis et l'empêchent d'être très rapide en terrain plat; dans la rocaille, au contraire, c'est une bête merveilleuse à regarder. Je l'ai vue, dans le Parc National de la Kagera, escalader des rochers presque verticaux où j'avais cru qu'il était impossible qu'un animal pût s'accrocher.

## CHAPITRE X.

## SUIDÉS.

POTAMOCHÈRE (*Potamochoærus porcus intermedius* LÖNNBERG); nom indigène : « Ngurube ».

Le potamochère et l'hylochère sont très néfastes aux cultures, et le Gouvernement, à plusieurs reprises, s'est vu obligé d'organiser de véritables campagnes contre ces deux déprédateurs. Une troisième espèce de suidé, le phacochère, souffre d'un préjugé défavorable dû à ses affinités avec les deux autres espèces. Il est en effet le seul des trois qui figure sur le tableau V des animaux nuisibles publié par le Décret sur la chasse et la pêche au Congo Belge, alors qu'il est le seul qui ne soit pas malfaisant. Je reviendrai plus loin sur l'injustice dont il est victime.

Le potamochère est un animal nocturne vivant habituellement en bandes qui comptent parfois jusqu'à 30 ou 40 individus. Sa nourriture consiste essentiellement en racines et tubercules, et c'est la raison pour laquelle il est si néfaste aux champs de patates douces, de pommes de terre, de manioc, d'arachides, mais il mange également des haricots, des petits pois, de l'éleusine, du maïs, du sorgho, du millet, des bananes, et ainsi rien de ce que l'indigène cultive n'échappe à sa voracité.

Dans toutes les régions entourant le Parc National Albert et notamment autour des volcans, le potamochère pullule au point que, pour récolter le produit de leurs cultures, les indigènes sont obligés de rester la nuit dans leurs champs dès que ces cultures commencent à mûrir. Quand une bande de potamochères ou d'hylochères arrive, l'indigène qui les entend le premier se met à crier et à taper sur un bidon vide. Ce signal d'alarme est immédiatement répété par tous les surveillants voisins, et ce bruit, renouvelé de proche en proche, suffit à éloigner la bande vers d'autres champs d'opération où il fait plus tranquille jusqu'au moment où elle tombe sur un terrain dont le gardien, las des veilles précédentes, s'est endormi. La horde fait alors du beau travail : elle se rue sur le champ et le ravage en un clin d'œil, à moins que la sentinelle ne se réveille ou ne soit tirée de son sommeil par le bruit que, au mépris des lois de la civilité, ces cochons font en mangeant.

Dans d'autres régions, l'indigène entoure ses champs de culture d'un appareil de défense tel que tranchées, clayonnages, pièges et autres moyens préventifs, mais le noir des environs du Parc National Albert, considérant le

creusement d'une tranchée comme un travail trop épuisant, préfère veiller lui-même au moment où la récolte est proche. Le Gouvernement a ordonné des battues au filet dirigées par un vétérinaire assisté par le chef de la région. A la première battue, quatre ou cinq potamochères furent capturés et tués à coups de carabine. Le vétérinaire, ayant affaire ailleurs, partit ensuite accompagné du chef. Avant son départ, ce dernier donna aux indigènes des instructions pour continuer la chasse au filet, ce qui fut fait, mais fait, comme on va en juger, à la façon des noirs. Ceux-ci reproduisirent ponctuellement l'opération telle qu'elle avait été pratiquée avec le vétérinaire et deux ou trois cochons sauvages furent pris dans les mailles. Quand le chef revint quelques jours après, il demanda combien de bêtes on avait tuées pendant son absence. Les indigènes lui répondirent que ces cochons étaient bien entrés dans le filet, mais qu'en attendant le retour du vétérinaire avec sa carabine, ils avaient trouvé le moyen de sortir de leurs rets. La raison de ce manque de compréhension de la part des noirs réside en ce qu'ils ne mangent pas la viande de ce gibier; il s'ensuit que la chasse ne les intéresse pas et que, dans le cas présent, ils ont laissé tout bonnement partir leurs prises.

La première campagne contre les cochons sauvages consistait à placer des appâts empoisonnés aux endroits où ils passaient ordinairement. Soit que ces appâts ne les aient pas attirés, soit que l'arsenic, au lieu d'agir comme poison, ait agi au contraire comme fortifiant, soit encore que d'autres animaux aient intercepté ce qui était destiné aux potamochères, ces derniers n'ont pas beaucoup souffert de cette campagne. Celle-ci a cependant eu une suite heureuse en ce sens qu'elle a fait disparaître presque tous les chiens galeux indigènes et a diminué le nombre des corbeaux, ces pillards qui sont la plaie des semis. La toute dernière campagne contre les cochons sauvages dans la région de Rutshuru a été dirigée par un chasseur professionnel qui, entre février 1945 et juin 1946, a abattu, avec l'aide d'une équipe d'indigènes, un bon millier de suidés de toute espèce ainsi qu'un grand nombre de cynocéphales. Le prix de revient pour chaque animal tué s'élevait à environ 350 francs. Sur le tableau de chasse figuraient 329 potamochères, 619 hylochères et 77 phacochères.

Nos voisins de l'Uganda ont également été obligés d'organiser des luttes contre cette engeance, mais leur « Game department » dispose de chasseurs indigènes qui opèrent d'une façon plus méthodique et plus efficace que les soi-disant chasseurs du Kivu.

On avait supposé que la proximité du Parc National Albert mettrait les potamochères des régions ravagées à l'abri des poursuites, puisque les chasseurs ne pouvaient pas les relancer jusque dans le dit Parc, et beaucoup estiment encore que tel est bien le cas. C'est une erreur qui provient de ce qu'on ignore les habitudes de ces animaux. Ceux-ci ne s'éloignent jamais des cultures, mais ils choisissent bien leur refuge. A Rumangabo même, à notre Station Centrale, nous avons eu, pendant plusieurs semaines, une

petite bande de quatre à cinq d'entre eux dans les *Pennisetum* (« Matete » ou herbe à éléphants) à une quarantaine de mètres de la maison où journalièrement les maçons travaillaient avec leurs manœuvres. Une autre fois, trois autres ont gité pendant plusieurs jours derrière notre garage, sur la crête dominant la route vers Rutshuru. A aucun moment nous n'avons soupçonné leur présence à cet endroit jusqu'au jour où, poursuivant les traces de l'un d'eux blessé la nuit dans les champs de culture, nous avons découvert leur refuge situé à une trentaine de mètres à peine derrière le garage.

Dans la brousse, seul le léopard peut être considéré comme l'ennemi naturel du potamochère. En effet, le lion et lui n'ont pas le même habitat, le premier vivant en plaine ou en tout cas en pays plutôt découvert, tandis que le second se tient dans la forêt ou dans la brousse dense, par exemple dans les régions à *Pennisetum* et à proximité des villages indigènes. C'est la raison pour laquelle nos voisins du Kenya et de l'Uganda ont retiré le nom du léopard du tableau des animaux considérés comme nuisibles (vermin). Cette mesure peut donner, dans ces deux pays, de très bons résultats, mais je ne pense pas que, dans les régions entourant les volcans, elle puisse être aussi indiquée car le léopard, dans la plaine de lave et les forêts du Parc National, se nourrit surtout au détriment des damans qui pullulent dans ces parages et sont pour lui une proie facile.

Le potamochère qu'on rencontre dans le Parc National a été déterminé provisoirement comme *Potamochoerus porcus intermedius* LÖNNBERG, en attendant un matériel de comparaison plus abondant. Presque tous les exemplaires aperçus étaient noir-roux avec prédominance de noir, mais j'en ai vu aussi qui étaient tout noirs. Un de nos gardes, qui était stationné à Mushumangabo, s'est trouvé un jour, à environ 8 km à l'Ouest de la route Goma-Rutshuru, sur la piste vers le Nyamuragira, devant une bande d'une trentaine de ces animaux qu'il prétendit être « blancs ». Il s'agissait probablement de la sous-espèce de *Potamochoerus intermedius arhenii* décrite par LÖNNBERG.

Une autre fois, notre camion a rencontré, le soir, sur la route Goma-Rutshuru en bas de la Mission de Rugari, une quarantaine de potamochères roux. Quand le chauffeur m'a signalé leur présence, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait de cochons domestiques appartenant à la Mission. En effet il les nommait, en Kishwaheli, « Ngurube takatifu ». Or « Ngurube » signifie cochon, et « Takatifu » saint. Seulement ce dernier mot désigne aussi la teinte rousse, ce que j'ignorais, ayant toujours entendu appeler cette couleur « Niakundu », mot générique appliqué à toutes les teintes rouges. J'avais évidemment trouvé bizarre qu'on rencontrât les cochons de la Mission, la nuit, dans la plaine de lave où il y a toujours des léopards en nombre.

Pendant quelques mois, j'ai eu à Rumangabo un tout jeune potamochère qui avait été capturé dans le « Race » (canal de dérivation) à Rutshuru. La mère et ses trois autres jeunes étaient parvenus à s'enfuir. Cette petite bête avait l'habitude, quand elle se reposait dans sa case, de se couvrir



complètement de paille, alors que cette case se trouvait à l'intérieur d'un hangar fermé. Je suppose qu'elle faisait là un geste purement instinctif destiné à la cacher.

**HYLOCHÈRE** (*Hylochaerus meinertzhageni* THOMAS); nom indigène : « Senge » ou « Esenge ».

Les anglais appellent généralement ce cochon sauvage « Forest hog » ou « Giant forest hog », ce qui, à mon avis, est une erreur, car ce n'est pas proprement une bête de forêt, mais plutôt de lisière de forêt ou de galerie forestière. Dans les pays où la forêt a disparu, l'hylochère se cache facilement pendant le jour dans les marais de *Papyrus* ou dans la savane à hautes herbes. Comme le potamochère, il vit en bandes comptant parfois jusqu'à une trentaine de membres. J'ai vu à la Ruwuwu, dans l'Urundi, sur la fin d'une après-midi, un peu après le coucher du soleil, une bande d'une trentaine d'individus sortir d'un marais de *Papyrus*. Quelques jours après, j'ai aperçu, dans le même pays, vers 7 heures du matin, une autre bande, d'une vingtaine de têtes celle-ci, qui descendait vers la rivière. L'hylochère est donc beaucoup moins nocturne que son frère de race qu'on voit rarement en dehors de son gîte dans le courant de la journée.

En ce qui concerne la nourriture, le potamochère mange surtout des racines et toutes espèces de tubercules et, pour cela, fouille le sol avec ses défenses et sa hure. L'hylochère est avant tout herbivore et mange notamment des graminées, des fruits et certaines plantes, mais il ne fouille pas ou seulement peu la terre. Il est, lui aussi, extrêmement nuisible aux cultures indigènes, notamment pour ce qui regarde les graminées telles que le maïs, le sorgho, le millet, l'éleusine, mais il mange aussi des petits pois, des fèves, des colocases, des bananes, etc., et, dans les régions des volcans, il est plus néfaste encore que le potamochère, étant beaucoup plus nombreux que celui-ci.

Dans les plaines du lac Édouard, on le rencontre surtout au pied de l'escarpement, près des rivières et ravins, et dans les galeries forestières le long de la Lula, de la Rwindi et de la Rutshuru, ainsi que dans les affluents de ces cours d'eau. Autour des volcans il est commun partout et j'ai rencontré ses traces sur le petit volcan Nyasheke et au Kamatembe, où il est très répandu, comme aussi dans la forêt de *Hagenia* sur les flancs du Mikeno-Karisimbi.

Le tableau de chasse du nemrod professionnel qui a dirigé la dernière campagne contre les cochons sauvages dans le territoire de Rutshuru donne une indication nette sur la prédominance de l'hylochère dans les régions du Parc National. Les pygmées en tuent un certain nombre, mais ils ne chassent pas souvent, leur principale occupation dans la forêt étant la recherche du miel qu'ils vendent plus facilement que la viande.

L'hylochère est protégé par le Décret du 21 avril 1937 sur la chasse et la pêche au Congo Belge, et figure sur les tableaux II et IV. Il jouit donc d'une protection partielle. Cette immunité a sans doute sa raison d'être dans les régions où cet animal est rare et c'est d'ailleurs une mesure internationale pour toute l'Afrique, mais une conférence devrait se tenir pour les régions où cette bête devient un élément réellement nuisible aux indigènes.

Tandis que le potamochère s'enfuit généralement au moindre bruit, à l'approche de l'homme, il n'en est pas de même pour l'hylochère qui parfois charge et par conséquent est craint des noirs. Un colon habitant près de Rumangabo avait, une nuit à la lumière d'une torche, tiré sur des hylochères occupés à ravager sa plantation; il dut se sauver dans un arbre, se trouvant brusquement chargé par toute la bande. Il fut obligé de rester ainsi perché pendant quelque temps, ses agresseurs attendant en bas qu'il descendit et ne voulant pas quitter l'endroit.

Cet animal peut atteindre un poids et une taille considérables. Un colon installé à Rutshuru et qui consacrait ses loisirs à la chasse en tua un très grand qui pesait 180 kg. J'ai vu moi-même, près de Nyamushengero dans la plaine de la Rutshuru, un spécimen que j'avais pris de loin pour un buffle. Je me suis vite aperçu de mon erreur, mais c'était un bel exemplaire qui s'est laissé approcher à une cinquantaine de mètres avant de partir vers la forêt d'euphorbes de Rurimbi. On se trompe souvent, dans la brousse, sur la taille d'une bête vue à distance, et c'est ainsi que le Colonel C.R.S. PITMAN, le Game Warden de l'Uganda, raconte dans son livre intitulé *A Game Warden takes stock* qu'un voyageur lui avait dit avoir vu un troupeau d'une vingtaine de rhinocéros dans la Réserve de chasse du lac George. Mais il y avait eu méprise de sa part et il s'agissait d'hylochères, car il n'y a pas de rhinocéros dans cette région.

Accompagnant en 1935 M. DENIS-ROOSEVELT dans sa première tournée à travers les plaines du lac Édouard, nous avons vu un couple d'hylochères vers 2 heures de l'après-midi près de la rivière Muwe, en terrain dénudé. La femelle était blessée à une patte et avançait péniblement, c'était là la raison de sa présence en plaine ouverte, aux heures chaudes de la journée. Nous les avons observés pendant quelques instants à une vingtaine de mètres de distance, mais la lumière n'était pas favorable pour une prise de photos.

L'hylochère n'est connu que depuis un temps relativement récent. C'est en 1904 que le Colonel R. MEINERTZHAGEN expédia au British Museum le crâne et une partie de la peau d'un exemplaire provenant du Kenya. La raison pour laquelle cette bête est restée si longtemps inconnue est que, pour presque tous les noirs, le potamochère et l'hylochère sont considérés tous deux comme des cochons sauvages et confondus l'un avec l'autre. Il y a bien, dans le Ruanda, deux noms qui distinguent ces deux espèces, mais, hormis les pygmées, peu d'indigènes établissent une distinction entre

les deux qui généralement sont connus sous le nom commun de « Ngurube ». La différence entre les deux réside notamment dans la taille, l'hylochère dépassant de beaucoup les deux autres espèces. La tête diffère également par la hure qui se termine, chez l'hylochère, en un disque plus grand que celui de ses frères de race. Le phacochère a deux paires de verrues, l'hylochère n'en a qu'une. Les oreilles, chez le potamochère, se terminent en un pinceau pointu de poils; chez l'hylochère il n'y a pas de pinceau et l'oreille même est moins effilée que celle du premier, tout en étant plus pointue que celle du phacochère. Le pelage aussi est distinct pour chaque espèce.

L'hylochère a généralement une portée de deux à six petits. Dans une femelle tuée par le colon-chasseur de Rutshuru dont nous avons parlé plus haut, il y avait quatre fœtus. Ce même chasseur a fourni à notre Institut plusieurs jeunes d'âges divers qui ont permis de constater qu'ils ne sont pas striés à cet âge.

**PHACOCHÈRE** (*Phacochærus æthiopicus centralis* LÖNNBERG); nom indigène : « Ngiri » (Swahili), « Satura » (Kinyaruanda).

Ainsi que je l'ai dit au début de ce chapitre, le phacochère figure à tort sur le tableau V du Décret Royal sur la chasse et la pêche au Congo Belge. Il est, de ce fait, considéré comme un animal nuisible et peut être tué en tout temps, en tout lieu, par tous moyens et sans autorisation. Autant décréter la condamnation à mort de l'espèce qui, sans cela, était déjà naturellement menacée d'extinction.

Le phacochère est un porcine qui vit dans les grandes plaines dénudées ou dans la savane boisée. Il est d'habitudes diurnes, on ne le voit jamais en pleine nuit, à moins qu'il ne soit dérangé dans l'abri où il reposait. Il vit par couple accompagné de ses jeunes, et sa nourriture consiste surtout en graminées, racines et fruits de la brousse. Dans cette brousse qui est son habitat, il n'y a que peu d'indigènes et par conséquent peu ou pas de cultures, et d'ailleurs, à supposer même que l'animal recherchât le manioc ou l'éleusine cultivée, comme il ne circule que le jour, on le voit venir, car ces champs sont, presque toute la journée, surveillés ou occupés par les noirs.

Quand je dis que l'espèce est menacée d'extinction, il faut entendre que le phacochère a beaucoup d'ennemis naturels et que la protection dont il jouit dans le Parc National ne le soustrait qu'à l'homme, au chasseur. Mais ses ennemis de la brousse, qui étaient également poursuivis naguère par l'homme, bénéficient aujourd'hui de la même tutelle que lui et en ont mieux profité, car beaucoup d'entre eux ont modifié leurs habitudes en raison de la tranquillité qui leur était assurée. Le lion était autrefois traqué par l'homme pendant le jour; il chasse actuellement lui-même plus tard le matin et plus tôt le soir, et le phacochère qui dormait la nuit dans une galerie d'oryctérope ou tout autre réduit souterrain, quand il sort le matin

ou avant de rentrer au crépuscule, devient souvent la victime du félin. Ses petits, qui sont généralement au nombre de six par portée, disparaissent l'un après l'autre dévorés par les fauves et les oiseaux de proie. De toute une nichée, souvent aucun jeune ne devient adulte.

Dans les plaines du lac Édouard j'ai constaté que, d'année en année, ces animaux diminuaient en quantité, les fauves se nourrissant davantage à leur détriment au fur et à mesure que les antilopes se faisaient moins nombreuses. De plus, le phacochère est sujet à la peste bovine et lors des passages de l'épizootie en 1932-1933 un certain nombre de cadavres ont été signalés par nos gardes. Telle est la situation précaire de ce suidé dans le Parc National de la Kagera aussi bien que dans le Parc National Albert. Mais en dehors de ces réserves cette situation est bien pire, car là l'homme s'ajoute à ses ennemis naturels. Sur le tableau de chasse de la campagne entreprise contre les cochons sauvages, figuraient 77 phacochères pour le territoire de Rutshuru. En dehors du Parc National, il n'existe de ces suidés que dans la plaine s'étendant entre le poste de Rutshuru et le pont de Mabenga, et les 77 tués représentent la quasi-totalité de ceux qui peuplaient la région. A noter que celle-ci ne compte presque pas d'indigènes et que par conséquent la chasse aux phacochères y devenait sans objet. Les quelques villages situés le long de la route sont habités par les travailleurs occupés à entretenir celle-ci et qui ne font que peu de cultures. J'ai connu dans l'Urundi une région presque désertique — celle de Tshohoha — où les phacochères étaient autrefois très abondants. Vingt ans après, il n'en restait pour ainsi dire plus, lions, léopards et lycas les avaient décimés.

Et cette malheureuse bête, qu'a-t-on donc contre elle ? LYDEKKER donne la réponse dans son livre *The Game animals of Africa*. Voici ce qu'il y dit : « More like the incarnation of the vision of some hideous dream than perhaps any other living animal, the « Vlake-vark » (Wart-hog) is the most specialised, and at the same time the most hideous african representative of the swine family ». Le Colonel PITMAN, dans son livre *A Game Warden takes stock* écrit du phacochère : « The Wart-hog is one of the most astonishing objects which as ever disgraced nature. Its face seems to have gone all wrong ». On ne doit pas juger le chien sur son seul poil, et non plus le phacochère sur sa seule tête — si ce n'est pour sa détermination. La pauvre bête n'est pas, j'en conviens, une merveille au point de vue esthétique, la nature l'a affligée d'un extérieur grotesque en lui donnant une tête trop grande et une queue trop mince et trop droite. Mais elle ne m'a jamais inspiré la même répulsion qu'un serpent, une hyène ou un vautour. Quand on voit « papa et maman phacochères » suivis de leurs cinq ou six jeunes alignés en file indienne, tous la queue en l'air comme un fanion, c'est un défilé amusant et sympathique et qui s'harmonise bien avec la brousse.

Le phacochère a l'odorat et l'ouïe très développés; il éventa donc vite le danger et on l'approche difficilement car il est de nature très farouche,

ce qui n'est pas étonnant vu la multiplicité de ses ennemis. Il court d'habitude au trot, mais s'arrête volontiers pour voir et flairer devant lui. Son cou trop court l'oblige à se retourner complètement pour regarder derrière lui. S'il devine la présence d'un ennemi, il fait demi-tour et s'éloigne au galop pour stopper à une cinquantaine de mètres et inspecter de nouveau le terrain. Poursuivi, il s'enfuit toujours vers une galerie d'oryctérope qu'il connaît et où il pénètre à reculons pour pouvoir se défendre contre un agresseur qui tenterait de l'acculer dans le souterrain. Toute la famille peut entrer dans une de ces galeries, qui ont toujours plusieurs issues, et elle y passe généralement la nuit.

Le phacochère a deux nichées par an et ses petits ne sont pas, comme ceux du potamochère, striés de lignes blanches. Ceux-ci sont relativement faciles à capturer et se laissent apprivoiser très aisément. C'est ainsi que j'ai connu un de ces animaux pris jeune; il avait la hure totalement tournée vers la gauche, déformation due à ses persistants efforts pour ouvrir la porte quand il voulait avoir à manger. Malgré sa disgrâce, cette brave bête était très affectueuse et, bien qu'on la laissât en liberté, elle n'avait jamais essayé de s'enfuir.

En dépit de son vilain aspect, beaucoup de personnes qui le voient en brousse pour la première fois prennent le phacochère pour le lion, et des histoires amusantes ont cours concernant des méprises de ce genre. Je raconterai celle d'un vieux camarade de la mission de délimitation du Ruanda-Urundi-Tanganyika, dont l'aventure s'est passée dans le Nord du Ruanda. On était dans un pays giboyeux et mon ami, qui n'était pas un grand chasseur, était parti en brousse pour tirer une antilope. A un moment donné, il croit apercevoir dans les herbes un couple de lions. Il en abat un, mais, ne voyant pas partir l'autre, il n'ose s'approcher de la bête atteinte et juge plus prudent de rentrer au camp pour chercher des soldats de l'escorte de la mission. Il range ceux-ci en ligne de tirailleurs, bayonnette au canon, fusil chargé et, en compagnie des autres blancs, on avance et l'on se rapproche graduellement de l'endroit où le lion était tombé. Les nerfs tendus, on attend d'un moment à l'autre une charge, soit du second lion, soit du lion blessé qui vivait peut-être encore, et l'on progresse avec circonspection dans les hautes herbes. Brusquement, un soldat s'arrête et pousse un éclat de rire : devant lui gisait, mort, un phacochère.

Mon camarade n'aimait pas beaucoup qu'on lui rappelât cette chasse au lion.